DANIEL BOUGNOUX

« Faire visage, comme on dit faire surface »

Il peut sembler paradoxal d'ouvrir une enquête médiologique sur le visage. N'est-il pas le lieu même de l'expression spontanée et d'une certaine nudité adamique ? Dans les labyrinthes d'un monde gorgé de codes, d'artifices et d'interfaces techniques, où les réseaux de télécommunication (qui commencent avec l'écriture) ne cessent de s'étendre et de compliquer les rapports du proche et du lointain, le face-à-face des visages ne promet-il pas, dans une touchante proximité, une transparence du sens ?

Diane Arbus, *Jumelles, Roselle (État du New Jersey)*, 1967
© Estate of Diane Arbus, New York.

Le titre de cet article est emprunté à Henri Michaux.

Sans prothèse ni interposition machiniques et en deçà des mots, la vérité s'y donnerait pour une fois dans un regard et dans un corps, lisible à même la peau. Plénitude du visage qui « ne ment pas », ou auquel on finit toujours, dit-on, par ressembler… Ces formules voudraient nous rassurer contre un risque de banqueroute des signes : à l'écart des artefacts sémio-techniques partout à l'œuvre qui nous épuisent à force d'apparences, les visages n'échangeraient qu'une bonne et loyale monnaie, payée comptant. Là où un visage se lève, l'être supplante le paraître et le lieu devient lien.

Si le visage était pure présence de la vie ou de la relation avec elle-même, il serait en effet sacrilège d'en tenter la médiologie. Les ruses de la communication et de la transmission se déploieraient par défaut de visage, ou de vis-à-vis. *Média*, notion obscure toujours connotée par le malheur ou le pis-aller, ne serait que le vicaire ou le substitut du visage, qui n'a qu'à paraître pour annuler jusqu'à l'idée d'une médiologie ; et il est vrai qu'à son plus haut, dans l'expérience de la relation amoureuse, le vis-à-vis avive l'énigme d'autrui dont nous scrutons avec émerveillement les traits.

Emmanuel Lévinas, puis Alain Finkielkraut ont décrit en formules décisives la réserve infinie du visage. *Réserve* : à la fois le dépôt et le retrait, l'accumulation de la présence et la distance irréductible. Cette ontologie vacillante n'infirme pas une éventuelle médiologie, mais lui ouvre au contraire un terrain. Soit l'un des motifs majeurs de la réflexion médiologique, l'incomplétude. Il est frappant que tout visage, au plus vif de sa vie, exprime une *incomplétude* native et comme originaire. Sans cesse animé d'un cinéma de signes, un visage refuse d'endosser la vie bornée des choses ; il n'existe que projeté au-dehors de lui, sous la sanction ou la ratification des autres visages. Le visage retarde l'os, son état ultime et désormais sans expression ; mais il ne résiste pas moins à l'image ou au masque, et le foyer de cette animation se concentre dans le regard, qui réveille et croise d'autres regards. Non seulement le visage est, étymologiquement, objet de vision – la partie du corps d'autrui qui attire avec prédilection l'attention –, mais il répond aux regards portés sur lui en observant la façon dont on le regarde. Objet et sujet du regard, le visage tisse une intrigue relationnelle. Au point que la notion de visage est transférable, et glisse aisément du sujet humain à certains paysages, ou à la face des bêtes, partout où nous imaginons que se réveille une réciprocité pragmatique de sujet à sujet, ou chaque fois que cette portion du monde vivant que je contemple semble comprendre et désirer la mienne.

Lévinas a développé cette idée en soulignant que la donation du visage est d'emblée éthique, c'est-à-dire non pas objectivante mais relationnelle. On ne surplombe pas un visage, ou – variante analytique et chosifiante – on n'y distingue pas au premier regard la forme d'un nez ni la couleur des yeux, on en reçoit une expression, qui nous engage dans certaines relations. En pleine lumière, tout visage expose un secret. Ses traits ne se donnent pas sur le mode plein d'un objet, ils demandent à être développés et comme entretenus au fil d'une conversation, ou d'une intrigue contractuelle. Et cette relation n'est pas de l'ordre du savoir mais plutôt du désir ou de certains affects primaires : de défiance (tel visage me met « mal à l'aise »), de sympathie, de ravissement ou simplement d'envie de répondre à sa native ouverture. Les visages s'invitent, se repoussent, s'excitent, se réveillent… On ne circonscrit pas d'emblée un visage, on l'interprète au sens musical du verbe, on le déplie progressivement – et l'on s'éprouve déplié par lui.

Catherine Ikam a réalisé sur ce motif lévinasien une installation particulièrement suggestive, baptisée *L'Autre*. Le spectateur pénètre dans une pièce obscure où flotte à mi-hauteur de l'espace la projection d'un gigantesque visage en forme de masque blanc, mais dont les yeux et la bouche – apparemment pilotés par des capteurs qui enregistrent les propres mouvements du spectateur – s'animent et réagissent aux tentatives que fait celui-ci d'apprivoiser le visage. L'interaction n'est pas évidente, et la coopération s'avère aléatoire : l'intrus ne connaît pas le programme qui préside aux réactions de l'Autre, et il ne sait même pas s'il a affaire à une coordination quelconque, ou à de simples séquences d'expressions enchaînées au hasard. Cette relation pleine de frustration touche au fond même de toute pragmatique intersubjective ; le visage qui donne accès au monde propre d'autrui n'est pas scrutable en son fond, et il oppose une réserve infinie à nos efforts d'approche et d'appropriation. Face au visage, on ne peut que répondre et entrer dans l'intrigue, sans programme tracé d'avance ni transparence dernière. Le visage nous assigne à relation, et le copilotage incertain de celle-ci rappelle à chacun l'incomplétude constitutive de son savoir, et de son désir ; l'attirance qu'inspire un visage est impossible à circonscrire autant qu'à satisfaire. Matière relationnelle, le visage s'ouvre et s'embellit quand il s'anime sous le regard de l'autre, ou dans le feu d'une conversation ; le visage ne se contente pas d'être vu, il s'éclaire et quelquefois se transfigure dans l'intensité de certains échanges.

Cette incomplétude essentielle au visage, toujours en attente d'un autre visage qui le tire vers une forme plus vive d'existence, se rejoue sur le plan

plus banalement médiologique de l'artefact technique. On appareille l'apparence ou l'apparition du visage pour le corriger, on le complète de postiches ou de cosmétiques. De toute la surface du corps notre face est l'objet des soins les plus sourcilleux, qui vont du coup de peigne ou du raccord de maquillage jusqu'aux interventions de la chirurgie esthétique. Notre visage demeure en effet tout au long de la vie un intense vecteur d'informations, et le miroir d'une identité qui ne nous laisse pas en repos, tant l'image rêvée du moi, ou le visage intime que chacun s'attribue, rencontre d'objections dans les traits extérieurs de la face.

Catherine Ikam, Louis Fléri, *Next sex*, 2000, © Catherine Ikam, Louis Fléri.

Plus que toute autre partie du corps, le visage est un foyer communicationnel. Dans le grand partage de l'énergie et de l'information, la première revient largement aux membres, la seconde au visage. La distinction familière en médiologie entre la *ligne verbe* et la *ligne chair*, pour isoler deux types de communication, trouverait sur le visage sa synthèse ou son point d'origine ; tout visage se tient en effet au seuil de la parole, et les traits du visage semblent façonnés par et pour le verbe. D'incessants passages du verbe à la chair, et inversement, ont lieu sur le visage, témoin et siège par excellence de l'*incarnation*. Les mots prononcés ou reçus façonnent ce sismographe de l'esprit, au point que le monde visible des traits semble en continuité avec les réalités invisibles de la parole, ou de l'âme. Sa vulnérabilité aux coups est l'envers de sa compétence informationnelle ; le « tu ne tueras point » que Lévinas déchiffre sur chaque visage veut dire aussi l'obligation de diriger à cet endroit du corps une relation d'information et non d'énergie : le visage fait reculer la force au profit de l'échange des signes, ce que confirme l'antique pratique du heaume dont on relève la visière pour signifier la fin d'un combat, aujourd'hui prolongée dans le geste de politesse d'ôter son chapeau : signal de reconnaissance, ouverture éthique annonçant l'interlocution.

Mais si le visage est le lieu par excellence de la communication, on sait qu'on ne peut pas *ne pas* communiquer. Ce qui revient à dire qu'un visa-

ge est obligatoirement expressif, et ne connaît pas de « degré zéro » : un visage absent est perçu comme tourné vers le dedans, ou occupé ailleurs ; quant au visage accidenté ou mutilé, il ne lui manque pas seulement quelque chose car son défaut se laisse difficilement localiser et il envahit, ou contamine, l'ensemble de l'expression, qui s'abîme dans celle d'un moi altéré ou détruit ; au point que la relation que nous entretenons avec un tel visage bascule dans l'effroi, la répulsion ou la pitié. En bref, ce que communique d'abord le visage, avant toute information particulière, c'est *l'identité* – celle qu'on met en carte, appuyée sur une photographie, une empreinte digitale, un nom propre, une signature et un numéro d'INSEE – soit une réalité aussi nécessaire à la vie sociale que décevante pour l'imaginaire, et fuyante à l'analyse comme à l'introspection.

Nous identifions immédiatement les êtres proches à leur visage, et pourtant nous peinons à nous reconnaître « vraiment » nous-mêmes dans le miroir. Paul Valéry a bien pointé les difficultés et les paradoxes de cette identification de soi-même : comment me circonscrire MOI dans ce particulier-là ? Tout visage soulève nécessairement l'objection de son propriétaire puisque ses traits, en le définissant, font obstacle aux revendications illimitées du moi imaginaire. D'où, sans doute, bien des demandes en réparation auprès des chirurgiens, touchant la forme d'un nez ou d'un menton. La querelle se concentre sur un organe particulier, quand c'est une bataille plus générale qui fait rage entre la mobilité débordante de l'esprit et l'accablante insistance de la physionomie qui lui *revient*. Autant nous exigeons cette correspondance quand nous reconnaissons autrui à son visage, autant nous répugnons à nous identifier nous-mêmes à ces quelques centimètres de peau. Entre la conscience de soi et ses marqueurs objectifs s'étend toute la distance du sujet à l'objet, de la chère âme au corps stupide.

L'expérience du miroir n'a rien de très rassurant. Il suffit d'ailleurs de mal régler la distance pour que, trop près de notre regard, les téguments

de la chair s'effondrent dans une géologie primaire, une surrection de détails habituellement réprimés. Horripilante phénoménologie de la verrue ou du bouton !… Le regard n'accommode plus sur la forme générale, donc idéale, qui fait toute l'expérience du visage, mais sur la grouillante mêlée de ses pilotis – système pileux, rides et accidents de l'épiderme – aussi indésirables et grotesques que les courges et cerises des portraits d'Arcimboldo.

(Il faudrait consacrer tout une étude à ce peintre-philosophe qui nous montre *en figures* l'insurrection des parties pourtant complémentaires au sein du tout, ou comment les singularités matérielles se heurtent et néanmoins conspirent sous la tutelle de l'idée.)

Il est remarquable que ce visage qui exprime au dehors et pour les autres notre identité nous demeure tenacement dérobé, et si mal connu. C'est par la photographie et les miroirs que l'image que je promène sans y penser se rappelle à moi ; et il arrive que le visage intérieur proteste alors contre le visage social. Mais on peut en appeler aussi, au nom de sa propre ineffable unicité, contre les généralités soulevées par un visage. Celui-ci mêle en effet nécessairement, sous le regard des autres, l'individu au genre, le *type* et le *token* ; et l'on sait qu'on peut trouver dans le corps des marqueurs de l'identité plus fins que le visage : les vrais jumeaux montrent le même, quand leurs empreintes digitales diffèrent nécessairement. Tout visage se trouve pris dans un faisceau de ressemblances et d'emboîtements génétiques ; avant d'avoir mon propre visage on m'opposera que j'ai celui d'un blanc, ou d'un Français, et l'on fera ressortir de mes traits un troublant « air de famille ». Et il est trop vrai que le visage de chacun conjugue et décline celui de ses ascendants, de ses frères et sœurs ou de ses enfants… Comment démêler entre la bouche et les yeux, ou l'implantation des cheveux, le particulier du génétique et le tien du mien ? Avec le temps parfois une ressemblance s'estompe, et c'est une autre qui surgit, que la première empêchait de voir ou de s'épanouir. Comment serions-nous en paix avec notre identité quand celle-ci ne cesse de nous jouer des tours, qui vont de l'espiègle au tragique ?

Bien loin d'avoir l'existence immédiate des animaux ou des choses, tout visage fonctionne dans un système de renvois et de constructions imaginaires, sociales, institutionnelles. À considérer les imbroglios de l'identité et les intrigues du visage, on comprend que la rencontre des médiologues avec les chirurgiens n'était pas fortuite.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE :

Roland BARTHES, « Arcimboldo *ou* Rhétoriqueur et Magicien », *L'Obvie et l'obtus*, Seuil 1982.
Catherine CHALIER (sous la direction de), *Le Visage*, revue *Autrement*, Paris 1994.
Alain FINKIELKRAUT, *La Sagesse de l'amour*, Gallimard 1984 et Folio-Essais.
François FLAHAULT , *FACE À FACE*, *HISTOIRES DE VISAGES*, PLON, 1989.
Emmanuel LÉVINAS , *Totalité et infini*, *essai sur l'extériorité*, 1961 et Biblio-Essais ; *Éthique et infini*, Fayard et Radio-France 1982 et Biblio-Essais.
ORLAN, *Refigurations-Self-hybridations*, *série précolombienne*, Galerie de Bellecour, Al Dante, Paris 2001.
Paul VALÉRY, « Visage », *Œuvres* tome I, bibliothèque de la Pléiade.